cernée par deux arrondissements ruraux, celui de Saint-Denis au nord, et celui de Sceaux au sud.

La demande d'une population en hausse continue accélère la révolution culturelle et le développement des circuits commerciaux. Dès l'époque de l'enquête agricole de 1812, les jachères ont déjà disparu, remplacées par les prairies artificielles. Le département de la Seine est, de tous les départements français, celui où l'on trouve les plus hauts rendements céréaliers à l'hectare et les produits agricoles les plus valorisés. Au début du XIX^e siècle, les performances de la grande culture autour de Paris peuvent se comparer à celles de l'agriculture anglaise, tant en rendements par hectare qu'en productivité par actif. Le département de la Seine compte moins de bovins que les campagnes anglaises, mais le manque de fumier est compensé par l'utilisation des gadoues urbaines et du fumier de cheval. Il présente une originalité par rapport à d'autres régions agricoles riches : l'emploi des semences céréalières par hectare y est nettement plus élevé. Ce mauvais rendement des semences peut s'expliquer par la volonté de produire beaucoup de paille par des semis plus serrés.

La capitale ne doit jamais manquer de pain, sous peine de graves troubles à l'ordre public. Conscients de leur fragilité face aux émeutes, les régimes successifs donnent une priorité absolue à l'approvisionnement de Paris, quitte à défavoriser la province. L'État accumule des réserves de grains dans les « greniers d'abondance » créés sous la Convention et recourt aux importations pour réguler le marché du blé à Paris. L'étude de Christiane Cheneaux comporte de très intéressants développements sur le problème des subsistances et sur l'évolution de la composition de la nourriture des Parisiens. Elle révèle l'efficacité des dispositifs mis en place pour contenir la hausse des prix des farines dans la capitale. Ses observations vont dans le même sens que les recherches de Guy Soudjian sur la population parisienne à la fin du Second Empire et de Laurent Heyberger sur la santé et le développement économique en France au XIX^e siècle : ces deux auteurs montrent qu'à Paris la « pénalité urbaine » a été moins prononcée que celle qui a affecté les populations des grandes villes de la Grande-Bretagne et des États-Unis dans la première moitié du XIX^e siècle.

Une deuxième problématique est abordée, celle des structures agricoles. Les cultivateurs de la Seine sont très majoritairement de petits propriétaires-récoltants. Le morcellement fait obstacle à la mécanisation, mais la petite culture parvient à coexister avec la grande culture en se spécialisant dans des productions de haute valeur ajoutée. Avec des trésors de savoir-faire, les paysans tirent de leurs quelques arpents de quoi garnir les tables des Parisiens de toutes conditions sociales : des asperges fines, même en plein hiver, des fraises délicates et des pêches renommées (les pêches de Montreuil). À L'Hajj, Jules Gravereaux crée en 1894 une roseraie qui connaîtra une telle